Ecrire à soirsat2@gmail.com

Abdelkader Boubouche, deux univers, une harmonie...

Avec deux passions à son arc : la peinture et la poésie, Abdelkader Boubouche passe le plus clair de son temps à peindre et à écrire. A défaut de moyens, il étale sa peinture sur n'importe quel support. Plusieurs centaines de tableaux il les a faits sur du papier journal groupé ; avec deux styles majeurs, l'abstrait et le semi-figuratif. Des centaines de poèmes éblouissants écrits en langue française et en arabe classique. Telles ses toiles, ses textes expriment des interrogations, angoisses et quêtes. Mais qui est cet artiste ?

Par Koussaïla Zeggane, universitaire

Cet artiste né en 1955, un an après le début de la guerre de Libération algérienne, avait vécu une enfance difficile. Issu d'une famille pauvre comme toutes les autres, il fait l'école primaire en son village natal à Ath Melikeche (…) Abdelkader eut son BEM et rejoint le centre de formation de l'administration à Béjaïa où il découvre, en parallèle de sa formation, une ville d'artistes. Il tournait entre le théâtre, les librairies et la cinémathèque où il découvre la littérature et l'art qui deviendront une obsession par la suite. Après des années d'études dans cette école pour avoir un diplôme qui ne lui servira que pour quelques mois de travail dans l'administration, il s'inscrit à l'Ecole des beaux-arts d'Alger.

Etudiant à l'Ecole des beaux-arts d'Alger, il participe à plusieurs expositions collectives et individuelles aux quatre coins du pays ; il collabore à la réalisation de panneaux à Blida et Bousmaïl, et à la réalisation de sérigraphies d'après un poème de Laghouati avec Denis Martinez, Larbi Arezki, Hamadouche et Ould Mohand. Abdelkader Boubouche fut diplômé en 1982.

En attendant l'oiseau bleu...

En quête d'art et d'histoire, il débarque en France et s'installe à Marseille. Il étudie chez le célèbre critique et historien d'art Marcelin Pleynet, puis avec les peintres Joël Karmatec et Christian Jacquard à l'Ecole des beaux-arts de Luminy à Marseille où il obtiendra le diplôme national supérieur d'expression plastique en 1985. C'est dans cette ville historique, capitale de la méditerranée et lieu de rencontre entre les différents artistes et émigrés des deux rives qu'Abdelkader Boubouche a forgé son esprit. «La bibliothèque communale de Marseille était mon lieu de refuge et de méditation», disait-il. En France, il expose pour la première fois à la mairie du 9e arrondissement à Marseille avec Valérie Gonzales et Joëlle Lasne «encore élèves de l'école de Luminy, ils ont voulu sortir du "cocon" sécurisant que constitue l'école et se jeter à l'eau. Pour s'affirmer, se reconnaître, peut-être aussi parce que le regard des autres est nécessaire à leur cheminement artistique», écrivait le journal *Le Provençal* de l'époque. Puis, il tient une exposition collective à Montpellier organisée par l'Ecume sous le thème «peintres du Maghreb et d'ailleurs» avec la participation des plasticiens du Maghreb dont la Tunisienne Aïcha

Filali, doctorat d'esthétique à l'ITAAUT, Amor Kraim, diplômé de l'Institut tunisien d'arts d'architecture et de l'urbanisme et aussi la Marocaine Meryem El Alj et l'ancien professeur des beaux-arts d'Alger Malek Salah.

Abdelkader Boubouche reste en France jusqu'en 1991, l'année où l'Algérie fonce dans la guerre civile. Par devoir et principe, il rentre au pays vivre entre ses compatriotes qui connaissaient la terreur islamiste. Les gens innocents meurent, les journalistes, intellectuels et artistes étaient parmi les cibles visées par les terroristes. L'art dégringole, les lieux culturels sont désertés par le public ; les théâtres et les salles de cinéma ferment ; ce qui a engendré une dépression dans le milieu artistique et intellectuel. Les artistes commencent à quitter leur pays et débarquant en Europe, sauvant leur peau de la menace islamiste. «J'étais si fragile et si touché par ce qui se passait en Algérie que je ne pouvais point regarder la télévision ou feuilleter les journaux. Une situation qui me versait dans la dépression», dit-il.

Les citoyens, dans une Algérie où la situation est critique, ne s'intéressaient plus à l'art. Abdelkader Boubouche arrêta de peindre et d'écrire en se laissant emporter par sa dépression jusqu'en 1998, année où il retourna, à nouveau, en France où il reste une année. Indifférent toujours, il choisit de revenir chez lui déclamant sa situation en écrivant «qu'attends-tu étrange étranger ?/j'attends l'oiseau bleu qui viendrait du désert vert/et quand viendra-t-il ?/quand je cesserai de l'attendre ?…» Il s'éloigna de ses amis artistes et du milieu culturel en s'isolant chez lui à Tazmalt après une désespérante recherche d'un poste d'enseignement dans son métier.

Il fallait attendre plus de douze ans de rupture pour qu'il se réconcilie avec lui-même et sa plume qui se manifestait terriblement en se retrouvant avec l'artiste peintre Meziane Boussaïd qui l'invite à participer à son initiative, une exposition locale de peintures. Abdelkader Boubouche accepte d'y participer en annonçant son retour avec le thème «Expression de visage» tenu durant le mois de Ramadan de 2011 à Tazmalt avec la participation d'autres artistes. Depuis, le sourire d'Abdelkader Boubouche est enfin revenu et sa plume ne cesse de peindre et d'écrire. En une année, il étale plus de 800 œuvres de peinture qui n'attendent qu'à être exposées, et un tas de feuilles consignées de poésie. Actuellement, il participe au Salon national des arts plastiques d'Alger en attendant qu'il se rende, dans les jours à venir, à Sidi-Bel-Abbès où il participera à un travail d'atelier d'arts plastiques avec Meziane Boussaïd et Messaoud Behloul. Une initiative organisée par l'association Bessma.

Bibliographie :

Algérie Actualité, 14-20/05/1981.

Le Provençal de Marseille. Journal des patriotes socialistes et républicains, 26/04/1985.

Mémoire d'études «la peinture algérienne» de Véronique Liorens.

El Watan, 31/08/2011 et 01/09/2011.

Liberté, 02-03/09/2011.

Le dictionnaire des artistes algériens, 1917-2006 de Mansour ABROUS, éditions l'Harmattan.

Diwan El Fen, de Djamila Flici-Guendil, éditions Enag/Anep.

CHRONIQUE DE KHERRATA

BOURREAU-CRATIE

Chez nous, il est une situation qui a tendance à s'éterniser, à se normaliser et à devenir à la longue franchement exaspérante ! Il s'agit du service public tel qu'il «dysfonctionne» aujourd'hui. En effet, il faut dire, sans généraliser bien sûr, que nombre de préposés au service public remplissent leur rôle avec un certain mépris (quelquefois avec un mépris certain) vis-à-vis des citoyens-contribuables dont ils font pourtant partie intégrante !

Que ce soit ici, là, là-bas ou là-haut, enfin bref, auprès des différentes administrations, institutions ou entreprises, le pauvre citoyen est tenu d'accomplir mille et une prouesses dignes du meilleur acrobate pour arriver à ses fins, et ce, quand il a la chance d'avoir la chance avec lui.

Mais enfin, d'où provient cette propension au sadisme de la part de ces employés dont le plus clair de l'emploi du temps se résume à... l'emploi du ton ? Quelle satisfaction tirent-ils en faisant tant souffrir leurs semblables ? Mais pardi, pourquoi la seule délivrance d'une pièce administrative ou l'accès à un service public relèvent-ils presque du miracle ?

Pourtant, il suffit de mettre en application cette vérité connue de tous et qui recommande : «Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît». Et en plus de l'amour du prochain, le fait d'accomplir consciencieusement le travail pour lequel on est payé, ne procure-t-il pas une autosatisfaction légitime ?

Heureusement pour les citoyens désarmés que nous sommes, nous tombons de temps à autre sur des agents agréables, polis et souriants qui nous mettent du baume au cœur et nous réconcilient avec cette déontologie qui devrait être l'apanage de tout préposé à un service public. Et même si ces personnes, toujours citées en exemple, ne sont pas hélas nombreuses, leur existence nous permet souvent d'espérer d'avoir affaire à elles avant chacune de nos démarches administratives ou autre.

Que la vie serait belle et facile à vivre si chaque Algérien était conscient de l'importance de sa tâche et du devoir de s'en acquitter convenablement ! Que la vie serait belle et facile à vivre si, de part et d'autre du guichet, chacun faisait montre d'une compréhension parfaite ! Que la vie serait belle et facile à vivre si tout un chacun respectait tout un chacun !

Prions donc pour que ce rêve devienne un jour réalité, même si tout porte à croire que cette réalité restera encore un rêve...

Khaled Lemnouer

UN LECTEUR, UNE VILLE

Annaba, grandeur et décadence !

Il ne reste de Coquette que le nom. Quand on sait que des trabendistes de tout bord se sont rués sur la plus petite parcelle de terre encore intacte avec la bénédiction des autorités qui sont à la tête de cette belle ville. Je sais que vous êtes nostalgique comme moi et jaloux de votre belle ville pour vous taire et laisser faire comme ces constructions anarchiques sur le littoral de notre baie au lieu de laisser des investisseurs dans le tourisme (comme l'hôtel Sabri) construire des chefs-d'œuvre, mais avec qui parler investissement ?

Je lance un appel pour la création d'une association de défense du patrimoine de la ville. Est-ce qu'il y a eu investissement à Annaba qui se clochardise au jour le jour, je peux vous donner des exemples ici : est-ce que les logements construits près de l'université d'El Bouni sont bien placés à cet endroit ? A-t-on mesuré l'impact de ce qui va se passer pour les malheureuses étudiantes plus tard ? Avez-vous empreinté la route qui mène de Sidi Amar vers Sidi Salem et les dos-d'ânes qui y ont été installés par la population (environ dix maisonnettes) ? J'ai assisté à une agression en bonne et due forme d'un camionneur qui a ralenti pour «grimper» sur l'un des quatre dos-d'âne et qui n'a eu son salut qu'à son moteur qui ne s'est pas arrêté car cinq ou six énergumènes se sont rués sur son camion avec des blocs de pierre en plein jour, lui causant pas mal de dégâts pour l'obliger à s'arrêter.

Essayez de vous aventurer sur la corniche pour vous balader avec votre famille et vous serez agressé en premier lieu par les gardiens de parking : des pseudo-jeunes venus de je ne sais où dragueront votre fille ou votre sœur si ce n'est votre femme, en toute impunité, au vu et au su de tout le monde.

Un Bônois

LA BONNE QUESTION

Défendre le français, une hérésie ?

Après avoir étudié pendant 12 années passées dans la langue arabe et une fois le bac en poche, l'étudiant se retrouve face à handicap majeur, suivre des études supérieures en français sans y avoir été suffisamment préparé.

De réformes en réformettes, de replâtrage à la politisation, le français ne retrouve plus sa place qui lui est due dans le système éducatif algérien. Il y a quelques années, à la faveur d'un rapport de force, hélas éphémère, le français a été enseigné au primaire dès la 2e année. Beaucoup voyaient dans cette mesure une volonté de sortir l'école algérienne du sinistre que feu Boudiaf et un grand nombre de spécialistes n'ont pas manqué, et avec beaucoup de courage, de dénoncer. C'était la mesure tant attendue mais elle n'a pas fait long feu tellement les résistances idéologiques étaient puissantes. Plutôt que d'aller de l'avant, le ministère de l'Education n'a pas trouvé mieux que d'accorder, actuellement, 3 heures de français par semaine aux élèves de 3e année primaire.

Mais comme à l'impossible nul n'est tenu, nos responsables se trahissent de jour en jour. Du président de la République aux ministres, et l'ENTV en est témoin, l'usage du français n'est plus un tabou pour eux. Alors, pourquoi ne pas être conséquent avec soi-même et franciser l'école algérienne puisque son arabisation a montré ses limites ?

Quant à ceux qui préféreraient l'anglais au français, je leur répondrai par cette fameuse sentence de Kateb Yacine : le français est un butin de guerre ! Quitte à organiser un référendum !

Achour Boufetta

TEXTO

- Demain tu fêteras tes 20 printemps, mon amour. Avant tout le monde, je veux te dire, ici et devant tous les lecteurs, que je suis déjà ta femme, que je t'appartiens et que je ne changerai jamais !

A 100 ans, mon bel Italien !

Siham, la 2K !

- Que Béjaïa est triste sans toi ! Rien n'a de l'importance pour moi. Quand tu es là, la ville devient lumineuse. Reviens vite ! Nous irons du côté de Boulimat pour chanter avec les mouettes. Alors, j'espère que ce week-end, tu prendras le train de Bougie. Fais-le pour moi, ma petite blonde !

Akli M.

Pour écrire à Texto, rien de plus simple : envoyez votre message à :

textosoir@gmail.com